

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr., un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Gardez-vous bien de révéler ce secret. (Page 258, col. 1.)

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES: Sinadab (*suite et fin*); L'adoption. — VARIÉTÉS: Le goût des oiseaux poussé jusqu'à la manie; Les éléphants du sultan d'Achem; Morale de l'enfance (*suite*); Honfleur.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

SINADAB.

V

Zulma avait plusieurs fois murmuré contre le roi d'Adel, lorsqu'il me menait à la chasse, d'où je reve-

nais souvent très-fatigué et presque malade. Ces plaintes me suggérèrent le dessein d'éprouver si ma femme serait capable de me garder un secret.

J'allai à la perche où étaient les faucons du roi; je pris, sans que personne s'en aperçût, celui dont je lui avais fait présent. J'allai le porter dans un cabinet au

bout d'un jardin que j'avais hors de la ville, et le donnai à nourrir à un muet qui en était le concierge, avec ordre de ne remettre l'oiseau qu'à la personne qui viendrait le chercher de ma part, et qui, comme preuve de sa mission, lui présenterait ma bague. La serrure de la porte de ce jardin avait deux clefs; je lui en laissai une, je pris l'autre, et je la portai à un ami qui possédait toute ma confiance et qui la méritait. « Si vous apprenez que mes jours sont en danger, lui dis-je, ce qui arrivera peut-être avant peu, allez à mon jardin dont voilà la clef, faites voir cette bague au muet qui en est le concierge, prenez un oiseau que je viens de confier à sa garde et apportez-le là où je serai; il servira à ma justification. »

Je rentrai ensuite chez moi, et comme j'avais toujours plusieurs faucons que je dressais, j'en pris un qui ressemblait parfaitement à celui du roi, je lui tordis le cou, et je le portai à ma femme. « Ma chère Zulma, lui dis-je en l'embrassant, je vous apporte une preuve bien réelle du désir que j'ai de vous contenter. Je vous ai entendu si souvent vous plaindre des fatigues auxquelles m'expose le roi votre frère, que j'ai voulu couper le mal dans sa racine. Ce seul faucon en était la cause; oui, c'est à cause de lui que le roi m'emmène tous les jours à la chasse. Je viens de le tuer; mais gardez-vous bien de révéler jamais ce secret, il y va de ma vie. Si le roi savait ce que je viens de faire, il ne me pardonnerait pas en faveur du motif qui m'a guidé, et me ferait sans doute mourir. »

Zulma parut d'abord effrayée du parti que j'avais pris; mais ensuite me serrant tendrement la main :

« Mon cher seigneur, me dit-elle, lumière de ma vie, s'il n'y a que vous et moi qui soyons dépositaires de ce secret, soyez bien certain que vous êtes en sûreté; quand on me menacerait des plus cruels supplices, jamais je ne révélerai un secret si dangereux. »

— C'est bon, lui répondis-je, cachez donc soigneusement le faucon; pour moi, je vais faire ma cour au roi. »

Je quittai Zulma pour me rendre auprès du roi d'Adel. Il avait déjà appris que son faucon ne se trouvait pas sur la perche. Il m'en témoigna un extrême chagrin.

« Seigneur, lui dis-je, je ne sais qu'un seul moyen pour retrouver votre oiseau; faites publier dans Adel combien vous êtes sensible à sa perte, et promettez à celui qui vous en donnera des nouvelles une récompense digne de la générosité d'un monarque tel que vous. »

Le roi me crut : il fit crier dans toutes les rues que quiconque lui donnerait des nouvelles de son faucon mort ou vif, serait magnifiquement récompensé.

Je croyais la proclamation bien inutile, comptant sur la discrétion de Zulma; mais avant le coucher du soleil, je fus dans le dernier étonnement de me voir arrêté de la part du roi, et jeté dans une obscure prison où je passai la nuit.

A peine le jour commença-t-il à paraître, qu'on me conduisit devant le roi; la fureur était peinte sur son visage.

« Perfide, me dit-il, as-tu si tôt oublié les bontés que j'ai eues pour toi? Quoi! sans aucune reconnaissance de la grandeur où je t'ai élevé, tu oses me frapper par l'endroit le plus sensible!

— Seigneur, repris-je, de la poussière où j'étais, vous m'avez placé sur le trône des grandeurs, vous

pouvez m'en renverser d'un seul souffle, mais permettez-moi de vous représenter que j'ignore entièrement les motifs de votre colère, et que les personnes qui m'accusent devant vous, sont sans doute beaucoup moins innocentes que moi.

— Traître, ingrat, dit le roi, n'as-tu pas fait mourir mon faucon?

— Moi, seigneur, repris-je, en contrefaisant l'étonné, comment aurais-je été capable de priver mon maître de ses plaisirs, et d'anéantir le seul moyen par lequel je suis parvenu à lui plaire? Non, seigneur, si c'est là la raison de votre ressentiment, je suis sûr qu'il tombera bientôt sur un autre.

— Ah! scélérat, répliqua le roi avec fureur, en tirant le faucon mort de dessous sa robe, tu joins encore l'impudence au crime : tiens, reconnais ton ouvrage. »

Je demeurai interdit à cette vue.

« Seigneur, dis-je alors, les apparences sont souvent trompeuses; mais quoiqu'au sujet de la mort de votre faucon je n'aie rien à me reprocher, faites-moi la grâce de m'apprendre le nom de mon accusateur.

— Je veux bien encore te donner cette satisfaction, ajouta le roi d'Adel, c'est Zulma, c'est ta femme elle-même; oses-tu récuser un tel témoin? »

Un coup de foudre n'est pas plus écrasant que ne le fut pour moi cette nouvelle; je me rappelai en ce moment les dernières paroles de mon père.

« Juste ciel, m'écriai-je, c'est Zulma qui dit cela! »

Ce n'était que trop vrai. Une de ses sœurs était allée la voir dans la journée, et mon indiscrete épouse, se figurant que sa sœur aurait plus de discrétion qu'elle-même, n'avait pu se retenir de lui confier ce grand secret. La sœur immédiatement l'avait rapporté au roi, qui, s'étant fait livrer le faucon, n'avait pu douter de mon crime.

« Ah seigneur! m'écriai-je, quand j'aurais eu ce tort envers vous, avez-vous oublié les promesses que vous m'avez faites dans les moments les plus vifs de votre amitié?

— Non, non, s'écria le roi d'Adel, plus je t'ai aimé, moins ton crime est pardonnable; n'espère point de grâce, et prépare-toi à perdre la tête. »

Enfin quelque chose que je pusse dire pour émouvoir le cœur du prince, il me tourna le dos et me laissa entre les mains de ses gardes pour me livrer au bourreau.

VI

Comme pendant près de cinq ans que j'avais été vizir à Adel, je n'avais fait de mal à personne, tous les honnêtes gens soupirèrent de me voir condamner à mort pour si peu de chose. On tâcha vainement d'obtenir ma grâce; le roi fut inexorable : mes gardes, qui ne pouvaient, sans verser des larmes, voir ma mort prochaine, m'offrirent de me laisser échapper.

« Non, leur dis-je, je vous remercie de votre bonne volonté, je ne suis point coupable, j'ai les moyens de me justifier quand il en sera temps. »

Le roi ordonna vainement que l'on m'ôtât la vie : le bourreau s'absenta d'Adel pour ne point faire sa charge; et tous ceux à qui le roi en donna la commission la refusèrent; de sorte qu'il fut obligé de faire publier par toute la ville que quiconque voudrait accepter cet emploi aurait pour sa récompense la moitié de mes biens.

Quelque avantageuses que fussent ces offres, per-

sonne encore ne paraissait pour me donner la mort. Si, il s'en présenta un pourtant : ce fut Roumy, le courtisan dont j'avais fait la fortune et qui m'avait si souvenement juré une reconnaissance éternelle.

Il dit devant plusieurs personnes :

« Je ne sais si ce pauvre Sinadab est coupable ou non, mais sa tête est dévouée à la mort, et je souffre de le voir languir par le refus que chacun fait de le délivrer de la vie : je veux offrir mon bras au roi pour cette exécution. Je crois que Sa Majesté et Sinadab même me sauront gré de cette résolution ; et je vais terminer le cours d'une existence, qui sans doute lui est odieuse ; ce n'est pas que sa fortune me tente ; mais lui-même sera charmé qu'elle tombe en partage à son meilleur ami plutôt qu'à un étranger. »

Roumy alla donc faire ses offres au roi, et ce prince, altéré de mon sang, l'amena lui-même dans ma prison, et se fit un plaisir cruel de m'annoncer que ce jeune homme allait être mon bourreau.

Je demurai immobile à la vue de Roumy. J'eus beau, les larmes aux yeux, lui reprocher son ingratitude, il eut la dureté de me lier les mains, et de vouloir encore me faire accroire que je lui avais obligation de s'être offert à me donner la mort.

Je m'écriai alors :

« O mon père ! mon père ! vous aviez raison ! que ne vous ai-je cru ! »

Ces paroles qui, selon le roi, n'avaient aucun sens, lui firent croire que la frayeur de la mort me faisait extravaguer.

« Que signifie ce langage ? me dit-il.

— Seigneur, repris-je, je me reproche ma déobéissance envers mon père, dans les trois choses qu'il m'avait recommandées en mourant ; de ne jamais compter sur la faveur d'un roi, ni sur l'amitié d'un courtisan, ni sur la discrétion d'une femme. Je me suis attaché à Votre Majesté avec une confiance entière ; j'ai révélé, ou pour mieux dire, j'ai feint de révéler mon secret à ma femme, et j'ai compté sur l'amitié de Roumy. Vous, seigneur, malgré vos promesses, vous me livrez au supplice pour la perte d'un faucon, et j'en suis innocent, comme vous allez voir tout à l'heure. Zulma qui a cru posséder mon secret (heureusement il n'en est rien) n'a pas pu passer un seul jour sans le révéler, et Roumy, dont j'ai fait la fortune, séduit par un vil intérêt, s'offre pour être mon bourreau. »

J'attendais avec impatience l'arrivée de l'ami à qui j'avais confié la clef de mon jardin ; en ce moment, il entra dans la prison avec le faucon du roi sur son poing.

« Seigneur, lui dit-il, voyez la fausseté de l'accusation que l'on a formée contre Sinadab, et reconnaissez votre faucon, à la marque que vous-même lui avez faite à la patte. »

Le roi d'Adel fut étrangement surpris à cette vue ; une extrême confusion parut sur son visage ; il baissa les yeux, et rêva profondément à ce qui venait de se passer.

« Eh bien, seigneur, lui dis-je, que décidez-vous du sort de cet ancien favori à qui vous aviez promis une éternelle amitié ? »

Ce prince, attendri et confus, m'ordonna de lui expliquer tout ce mystère. Je le fis en peu de paroles.

« J'ai voulu éprouver la discrétion de ma femme, lui dis-je, et vous voyez ce qui en est résulté. »

Le roi tourna sa colère contre Roumy qui, pâle d'espérance, attendait quel serait son sort.

« Scélérat, lui dit-il, tu vas recevoir le sort que tu destinais à ton bienfaiteur. »

Et il commanda à un de ses gardes de lui trancher la tête. J'arrêtai le coup ; j'implorai même la grâce de ce misérable ; je l'obtins ; le roi se contenta de le chasser à tout jamais de sa cour et de ses États.

Puis alors il m'embrassa tendrement, et me conduisit dans son appartement.

« Seigneur, lui répétais-je, avais-je tort de vous représenter autrefois, que ceux qui comptent sur la faveur des princes bâtissent sur le sable ; puisque la mort d'un misérable oiseau dont vous m'aviez cru l'auteur, vous a fait oublier en un moment une amitié de cinq années ? »

— Ne parlons plus de cela, vizir, me dit le roi d'Adel, je suis honteux de ma conduite, mais je prétends la réparer, et t'élever à un si haut point de gloire, que ta chute ne sera plus possible.

— Non, seigneur, repris-je avec respect, laissez-moi retourner à Suez pour y jouir d'une vie tranquille ; c'est la seule grâce que vous demande Sinadab. »

Le roi s'opposa de tout son pouvoir à cette résolution, mais je demurai inébranlable ; rien ne put m'arrêter et j'allai près de ma femme pour la disposer à partir avec moi. Je la trouvai dans un état déplorable. Le chagrin qu'elle avait éprouvé de m'avoir exposé au péril par son indiscrétion l'avait rendue malade, elle me demanda mille fois pardon avec larmes et mourut peu de jours après.

Sa mort rompit les derniers liens qui m'attachaient encore à ce pays, et je persistai dans mon intention de partir.

Le roi, mécontent, m'ôta toutes mes richesses et tous les présents qu'il m'avait faits. Je m'embarquai pour Suez, ayant à peine de quoi vivre fort modestement pendant deux ou trois mois au plus.

VII

A peine arrivé dans cette ville et ne sachant que devenir, je me rappelai le testament de mon père ; je me souvins que j'étais encore propriétaire du petit jardin et du salon qui étaient hors des portes de Suez. Je fus curieux de savoir si personne ne s'en était emparé en mon absence. Je le trouvai dans l'état où je l'avais laissé, si ce n'est qu'il était inculte, les herbes étaient presque aussi hautes que les murailles. J'en ouvris les portes par le moyen d'un secret que mon père m'avait enseigné, et qui n'était connu que de lui et de moi. J'entrai dans le salon et comme il était assez tard, et que j'étais extrêmement fatigué, je me couchai sur une vieille natte pourrie, où je dormis jusqu'à ce que la faim me réveillât.

« Allons, me dis-je alors, il y a au moins un des conseils de mon père que j'ai suivis. Eh bien je m'en applaudis aujourd'hui ! Je logerai dans cette maisonnette, je cultiverai ce petit jardin, et peut-être parviendrai-je à me procurer ainsi de quoi vivre. »

Comme je parlais ainsi, mes yeux s'arrêtèrent sur un petit coffre d'ébène auquel je n'avais pas encore fait attention. Il était fermé à clef ; j'en rompis la serrure avec précipitation, croyant y trouver quelque argent : mais je fus extrêmement étonné de n'y voir qu'une

corde de la grosseur du petit doigt, nouée à une assez grosse boucle d'acier.

Surpris au plus haut degré, je me demande quel usage je puis faire de cette boucle et de cette corde; je porte de tous côtés mes regards, et j'aperçois au milieu du plafond un crochet de fer.

L'idée me vient de lancer la boucle dans ce crochet; « il y a peut-être là quelque cachette, » me dis-je; je lance la boucle, j'atteins le crochet, je tire la corde. O surprise! ô joie! la corde et la boucle entraînent avec le crochet une espèce de trappe d'un bois très-léger qui tenait au plafond; et de l'ouverture qui se fit alors au plafond, tomba une si grande quantité de pièces d'or, que je m'en trouvai tout couvert. Je montai promptement au-dessus du salon par l'ouverture de la trappe, et je fus dans un étonnement sans égal d'y trouver des richesses immenses, tant en or qu'en pierreries.

Je pensai mourir de joie à cette vue qui faisait cesser tous mes malheurs. Je pris une de ces pièces d'or; et après avoir bien fermé la porte du jardin, j'allai acheter ce qu'il me fallait pour faire un bon repas. Je distribuai ensuite le lendemain aux pauvres mille pièces

d'or; après m'être mis en état de paraître avec honneur dans la ville, je rachetai presque tous les domaines de mon père; et pour me rappeler sans cesse les malheurs dans lesquels j'étais tombé par ma désobéissance, je me fais répéter à tous mes repas les paroles que vous avez entendues au sujet de la soumission que les enfants doivent conserver pour les ordres et les conseils de leurs parents. A. L.



Il tomba une grande quantité de pièces d'or. (Page 260, col. 1.)

L'ADOPTION.

C'était un singulier homme que M. Marbel. Il passait pour un original, et ce n'était pas sans raison; il avait du bon sens et de l'intégrité, sans orgueil ni présomption. De plus, il s'était enrichi de bonne heure aux Indes, et au lieu de s'entêter au commerce pour y jouer quitte ou double, jusqu'à ce qu'une banqueroute ou une tempête l'eussent réduit à la misère, il s'était retiré paisiblement dans une petite maison bien modeste, où il voulait, disait-il, manger le pain qu'il avait gagné pendant qu'il avait encore des dents pour le mâcher. Simple dans son ameublement comme dans ses vêtements, il n'avait ni chevaux ni voiture et ne tenait pas table ouverte; point de si mince ouvrier



Il me tourna le dos et me laissa entre les mains de ses gardes. (Page 258, col. 2.)

qui ne fit plus de dépense que lui. Cependant, quand la fantaisie lui en prenait, il était homme à jeter l'argent, il mariait les jeunes gens, il les établissait; il rachetait du service militaire les fils d'artisans, et payait

des avocats pour défendre les intérêts et les droits des personnes qui lui étaient étrangères, mais qu'il connaissait pour être probes et en butte à de mauvaises chicanes. C'est ainsi que, se mêlant des affaires d'au-

trui, il dépensait beaucoup; mais d'autres que de pauvres et bons villageois venaient-ils par hasard pour lui demander de l'argent à emprunter, il refusait.

Voilà bien des traits d'originalité. Il fit pis que tout cela. Un jour d'orage, il lui arriva de rencontrer la princesse Émilie, suivie d'un nombreux cortège de courtisans. La princesse avait un voile auquel elle tenait beaucoup; un coup de vent emporte le voile au sommet d'un sapin. Les courtisans ne trouvent rien de mieux à faire que de rester auprès d'elle, maudissant la pluie et l'orage. La pauvre princesse trouva tout naturel de leur dire :

« Vous me parlez sans cesse de sacrifier votre vie pour moi; je ne vous demande que de monter à cet arbre pour me rendre mon voile. »

Grand embarras. Un major, brave comme un lion, se serait élancé s'il n'avait eu un pantalon de casimir blanc, qu'il craignait de déchirer. Un autre était trop vieux, il avait droit aux invalides. Tous avaient des bras et des jambes qu'ils étaient bien aises de conserver, en sorte que la suite de la princesse saluait, toussait, crachait, suait, mais ne bougeait pas. M. Marbel riait de toute son âme et

ne bougeait pas non plus. Survint un enfant d'une douzaine d'années, mal vêtu; en un clin d'œil il disparut dans les branches touffues du sapin, puis reparut de nouveau, balancé par la tempête, et faisant crier la cime de l'arbre sous le poids de son corps. Il risquait de se casser le cou, et la princesse épouvantée s'écria :

« Pourvu que le maladroït ne déchire pas mon voile ! »

Marbel, en véritable original, n'avait peur que pour le petit garçon. Enfin, la fortune, qui aime les enfants et les princesses, permit que cette audacieuse entreprise se terminât heureusement. L'enfant descendit plus vite qu'il n'était monté et rendit le voile sans accroc. Aussitôt princesse et courtisans disparurent sans songer même à le remercier. Le pauvre petit courait les mains tendues, demandant une légère aumône. Un chambellan lui jeta quelque chose.

« Combien t'ont-ils donné ? demanda Marbel.

— Cinq sous, monsieur.

— Cinq sous ! pauvre enfant ! »

Et il remplit ses petites mains de pièces blanches. Puis, au bout de quelques minutes, il se ravisa, lui



Scélérat ! dit le roi tirant le faucon mort de dessous sa robe. (Page 258, col. 2.)



Et le prince, altéré de mon sang, l'amena lui-même dans ma prison. (Page 259, col. 1.)

reprit tout, jusqu'aux cinq sous, et l'emmena en lui disant : « Tu seras mon fils tant que tu seras sage. »

C'était certainement l'action la plus originale dont Marbel se fût encore avisé.

Quand on adopte un enfant, il faut l'habiller, le nourrir, l'élever; c'est aussi ce que fit Marbel pour Conrad. Il est vrai qu'il l'habilla de gros drap, et le nourrit comme il se nourrissait lui-même, avec la plus

grande frugalité. Mais, pour son éducation, il n'épargna aucune dépense; il commença par l'envoyer au collège, et attacha une grande importance à ses moindres succès. Suivant lui, on ne pouvait prendre trop tôt l'habitude et l'amour du travail. Enfin, l'enfant devint un jeune homme, et Marbel, qui avait un système d'éducation qu'il tenait à exécuter, donna quatre cents écus par an à Conrad pour payer son logement et sa nourriture, voulant l'habituer ainsi à calculer ses dépenses, et l'envoya suivre les cours des universités, comme complément de son éducation. Au bout de deux ans, Conrad devait être livré à ses propres moyens, car M. Marbel voulait qu'il fit sa fortune au lieu d'en trouver une toute faite.

Pendant ces deux années, Conrad apprit à être économe, mais non avare, car c'était un vice détesté par son protecteur, qui dépensait peu pour lui, comme nous l'avons déjà dit, et donnait beaucoup aux autres. Il s'était instruit dans toutes les sciences, et, un beau matin, Marbel vit arriver chez lui, non pas un jeune homme pimpant comme un de nos étudiants en droit ou en médecine, mais un jeune ouvrier qui s'annonça comme chargé de lui donner des nouvelles de son fils adoptif. Marbel l'envisagea avec attention, et reconnut Conrad habillé en garçon menuisier : sa joie fut extrême, car son fils avait appris un métier. Cette joie fut bien plus vive, lorsque Conrad lui dit qu'il avait résolu de faire le tour de l'Europe sans autre ressource que vingt-cinq écus qui lui restaient, et son talent de menuisier. Il devait tour à tour manier le rabot et feuilleter des livres. On conçoit qu'un pareil projet dut séduire le vieux Marbel, mais il se garda bien de donner à Conrad autre chose que sa bénédiction. C'eût été gâter le mérite de l'entreprise : le premier imbécile venu, avec de l'argent, fera le tour du monde. Ce qu'il y a de beau, c'est de le faire avec vingt-cinq écus.

Conrad le fit, et au bout de quelques années, il revint le sac sur le dos, plus instruit en toutes choses, car il avait beaucoup lu, beaucoup raboté, beaucoup étudié les hommes : aussi était-il plein de joie en s'approchant de la petite maison de M. Marbel; son cœur se serra quand il la vit habitée par des étrangers. Il questionna bien vite, et il apprit que Marbel était parti pour les Indes. On le renvoya près d'un notaire, M. Schmid, qui lui offrit un logement jusqu'à ce qu'il eût adopté un genre de vie. Conrad avait envie d'ouvrir un établissement de menuiserie, mais M. Schmid, qui l'en avait détourné, entra un matin, tenant une feuille d'avis, et lui dit :

« Mon cher Conrad, il faut me suivre chez M. Wallenroth; il demande un juge pour ses domaines. Il possède tout un village où les anciens droits féodaux du seigneur subsistent encore. Vous êtes l'homme qu'il lui faut; c'est un de mes amis particuliers. Six cents francs d'appointements, le logement, l'éclairage, le chauffage, et vraisemblablement un bon casuel. Que voulez-vous de plus? Cela vous convient. »

Conrad n'avait rien à répondre; il suivit M. Schmid, et le traité fut conclu.

Les habitants du village de M. Wallenroth étaient tous d'une profonde ignorance; ils ne savaient même ni lire ni écrire; c'était un troupeau qui réclamait les soins d'un bon pasteur. Conrad y mit un zèle ardent. Il emprisonna les uns, récompensa les autres, et, au bout de quelques mois, son autorité fut si bien établie,

que l'on ne jurait plus dans le village que par le nom de M. le juge. M. Wallenroth avait donné plein pouvoir à Conrad sur tous les habitants, excepté sur une de ses parentes, Mme Walter et sa fille Joséphine, qui habitaient la même maison que Conrad et mangeaient à la même table. Mme Walter était belle encore, spirituelle et bonne; sa fille l'était encore davantage. Ces deux dames montraient à Conrad beaucoup d'estime et de bienveillance.

Tout à coup on vint un matin remettre à Conrad une lettre de M. Schmid, qui lui apprenait que le vieux Marbel était ruiné et qu'il attendait son fils Conrad pour venir au secours de sa vieillesse et de sa misère. Conrad sentit son cœur se briser à l'idée de quitter les deux dames. M. Schmid ajoutait que ce serait une folie à Conrad de quitter son village, et qu'il valait mieux envoyer une somme d'argent au vieux Marbel pour le tirer de peine.

D'autres que Conrad se seraient rendus à ce raisonnement, mais il n'en fit rien; il dit adieu en sanglotant à Mme Walter, à sa fille, aux bons villageois qui le chérissaient, et se rendit chez M. Schmid pour le prier d'obtenir de M. Wallenroth la résiliation de leur engagement commun. Il était décidé à se mettre en route immédiatement pour les Indes. M. Schmid résista, raisonna, pria; tout fut inutile. Conrad partit enfin avec lui pour Ratisbonne, où il devait trouver M. Wallenroth et lui offrir sa démission.

M. Wallenroth reçut Conrad avec bonté, mais il lui montra une lettre par laquelle Mme Walter déplorait ce départ précipité; il lui offrit la main de Joséphine avec une riche dot, il le pressa vivement de retourner au village et de renoncer à son voyage aux Indes.

Mais, quoiqu'il eût le cœur déchiré, Conrad déclara qu'il persistait dans son dessein. M. Wallenroth épuisa tous les moyens de persuasion, aucun ne réussit : il fallut que Marbel sortît de la chambre voisine et pressât dans ses bras son fils adoptif pour lui faire oublier tout projet de départ.

Tout originaux qu'ils étaient tous les deux, Marbel et Conrad n'en étaient pas moins sensibles. Ils pleuraient à chaudes larmes en s'embrassant. Quand cette vive émotion se fut un peu calmée, le vieux Marbel avoua que tout cela était une épreuve, qu'il n'était nullement retourné aux Indes, et qu'il était plus riche que jamais. Il mit Conrad en possession du village qui n'appartenait pas à M. Wallenroth, mais à lui, et dont il lui fit présent. C'est là qu'il vécut le plus heureux des hommes; je n'ai pas besoin d'ajouter que Mlle Walter devint Mme Conrad.

(Traduit de l'allemand de ZSCHOKKE.)

VARIÉTÉS.

LE GOUT DES OISEAUX POUSSÉ JUSQU'À LA MANIE.

Diphile commence par un oiseau et finit par mille. Sa maison n'en est pas égayée, mais empestée; la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière. Ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme; les vents d'automne et les eaux, dans leurs plus grandes crues, ne font pas un bruit si perçant et si aigu; on ne s'entend non plus parler les uns et les

autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement : c'est une affaire laborieuse, et à laquelle à peine il peut suffire.

Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures. Il donne pension à un homme, qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet et de faire couver des canaris. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre ; car ses enfants sont sans maître et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos, que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil : lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve.

LA BRUYÈRE.

LES ÉLÉPHANTS DU SULTAN D'ACHEM.

Dans le pays d'Achem, on raconte le fait suivant. Le croira qui voudra.

Le sultan de ce pays ayant ordonné qu'on embarquât sur la rivière cent éléphants pour une expédition qu'il avait en vue, apprit que leurs conducteurs ne pouvaient les faire entrer dans les galères : il se transporta lui-même au rivage ; et, entrant en fureur contre les éléphants, il se mit à les injurier, leur reprocha leur ingratitude, leur lâcheté et leur rébellion. Ensuite, faisant saisir un des plus mutins, il commanda qu'on lui fendit le ventre à la vue de tous les autres, et les menaça tous du même traitement s'ils ne montraient plus de docilité. Ils obéirent à l'heure même, entrèrent dans les galères, et, pendant tout le voyage, il n'y en eut pas un qui fit le rétif. P.

MORALE DE L'ENFANCE.

(SUITE.)

Un enfant sans courage et sans activité,
Énervé chaque jour par sa lâche paresse,
Sans vertus, sans talents, éprouve que sans cesse
Les vices et l'ennui suivent l'oisiveté.

Ne vous laissez jamais aller à la paresse.
Faites tous vos devoirs avec la même ardeur.
Le dégoût suit toujours l'indolente mollesse ;
La peine surmontée augmente le bonheur.

Celui qui fait toujours tout avec nonchalance,
De son travail pénible augmente la rigueur ;
Et pourtant, mes enfants, rien ne l'en récompense,
Jamais il n'en reçoit ni le fruit ni l'honneur.

MOREL DE VINDÉ.

HONFLEUR.

Honfleur est une jolie ville de 20 000 habitants, située à l'embouchure de la Seine, en face du Havre.

Le voyage de Honfleur par mer est le but d'une foule de petites excursions entreprises de Paris au Havre par cette population parisienne si courageuse, si hardie, qu'on la croirait familiarisée dès sa naissance avec les épreuves et les dangers des pérégrinations de long cours. Les femmes de Paris ont surtout un esprit de détermination remarquable. Elles sont allègres à

s'embarquer, et à braver le mal de mer, la lame houleuse, le vent qui fraîchit.

Le trajet de Honfleur est, l'été, par de beaux jours fériés, une des récréations favorites des Havrais ; on prend le bateau pour aller se promener : le même flux vous emmène et peut vous ramener. Il est difficile de trouver un plus charmant, un plus salubre emploi de ses heures de loisir.

Le fameux promontoire de Notre-Dame de Grâce est à Honfleur le but principal de la visite des touristes ; c'est le premier endroit qu'on va voir dès qu'on est arrivé. On laisse de côté la ville, son église, ses rues, son port, ses quais, son *cours*, magnifique promenade ombragée d'arbres séculaires et touffus. On se rend droit au plateau, on arrive à son sommet, juché à plus de cent mètres verticalement au-dessus de la mer. Sur ce cap aérien est placé un calvaire à côté d'une chapelle dédiée à la Vierge.

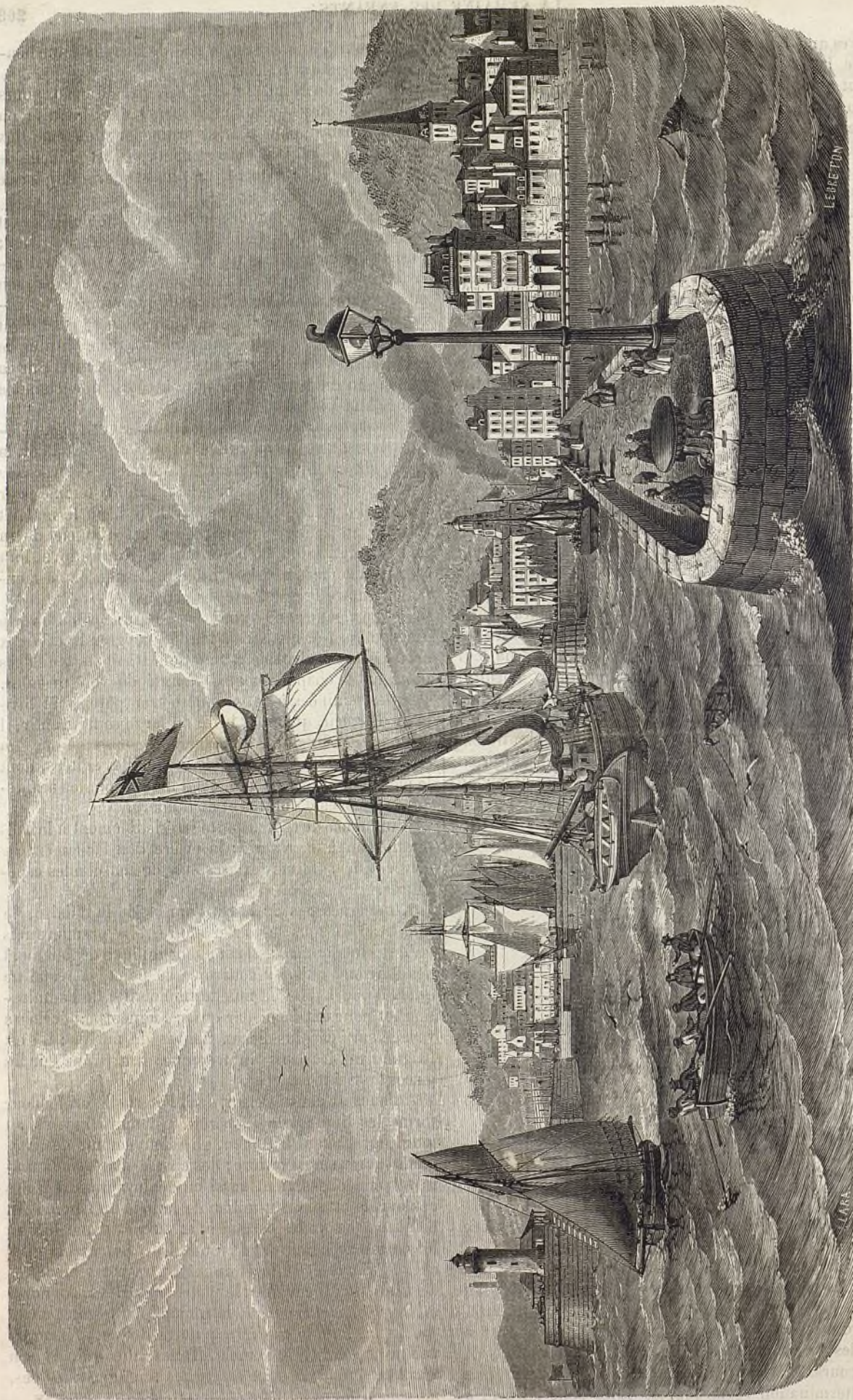
C'est là que s'accomplissent les saints et pieux pèlerinages des marins et de leurs familles ; c'est là où la prière du malheureux vient humblement s'élever vers Dieu, où la mère prie pour ses enfants, la femme pour son mari dont la barque ne paraît pas, où le matelot échappé au naufrage vient rendre grâce au ciel de sa miséricorde. Selon sa foi, selon ses inspirations, l'un entreprend pieds nus la pénible ascension de la montagne, l'autre la gravit sur ses genoux.

Ce cap gigantesque a pour couronne une pelouse verte d'herbe rase et moussue, bordée de grands et vieux ormes plantés sur trois rangs, dont les épais feuillages protègent la chapelle contre l'âpreté du vent du nord. Par des matinées à l'atmosphère transparente et brillante de soleil, quand la brise du large se fait sentir, il n'est pas possible de rendre la douce sensation que l'on éprouve là au bruissement de ces feuilles agitées, dont le mouvement forme sur le sol d'indescriptibles arabesques alternées d'ombres et de lumière.

L'influence de ce lieu porte irrésistiblement à la méditation ou à la rêverie ; la prière doit facilement s'y élever à de sublimes extases et à de consolantes espérances.

A quelques pas de là est l'ourlet de la falaise, le plus beau de tous les observatoires. La première fois qu'il me fut donné d'assister au magnifique déploiement des horizons qu'on découvre de ce point, je restai un quart d'heure dans la muette immobilité de l'admiration, et pourtant celui par qui ces lignes sont écrites a voyagé sur les plus beaux fleuves du monde ; il s'est baigné dans les eaux du tropique ; il a patiné sur les glaces du Saint-Laurent.

A l'ouest, c'était l'Océan, dont l'éternelle profondeur forme les limites de l'horizon. Quelques navires au long cours, allant à Rouen, glissaient comme des goëlands égarés sur la rivière ; des chasse-marées à la mâture inclinée passaient aussi en déployant leurs voiles couleur de brique. Au milieu de la baie un navire était à l'ancre, les voiles carguées, et attendait que le vent lui permit de continuer sa route. En face, vers la gauche, le Havre et sa forêt de mâts ; les côtes bleuâtres du Cotentin ; Ingouville ; le phare de la Hève. Au nord-est, le clocher d'Harfleur, la romantique terrasse d'Orcher ; plus loin, le cap agreste de la Roque, et Tancarville avec ses bois solennels, Tancarville qui, de son ancienne grandeur et de ses riches traditions féodales, n'a conservé que sa situation pittoresque. MAURY.



Hondeur.

Ayuntamiento de Madrid